

NICOLAS ROUILLÉ

**T'AS PAS
TROUVÉ**

**CHRONIQUE
D'UN TRAVAILLEUR
EN MAISON
DE RETRAITE**

PIRE

**COMME
BOULOT ?**

LUX

T'AS PAS TROUVÉ PIRE COMME BOULOT ?

NICOLAS ROUILLÉ

T'AS PAS TROUVÉ PIRE COMME BOULOT ?

Chronique d'un travailleur
en maison de retraite



Conception graphique de la couverture : Quentin Poilvet

© Lux Éditeur, 2023
www.luxediteur.com

Dépôt légal : 2^e trimestre 2023
Bibliothèque et Archives Canada
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

ISBN : 978-2-89833-096-4
ISBN (pdf) : 978-2-89833-097-1
ISBN (epub) : 978-2-89833-098-8

Canada

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada pour nos activités d'édition.

INTRODUCTION

Drôle d'idée, en y repensant, d'aller travailler dans une maison de retraite ! L'image que j'en avais, avant d'y mettre les pieds, n'était pas brillante : un triste endroit où l'on finit tristement ses jours et qui n'a de maison que le nom. Le genre de lieux que l'on n'a pas trop envie de fréquenter. Une image construite au fil d'articles de journaux et de reportages sur le sujet, plus déprimants, voire choquants, les uns que les autres.

Le confinement du printemps 2020 et les restrictions qui ont suivi ont sérieusement compromis un projet de roman que j'avais amorcé deux ans auparavant, pour les besoins duquel il me fallait me déplacer plus loin qu'il n'était autorisé. Mes activités annexes étaient interrompues, je devais trouver un petit boulot alimentaire, je n'avais pas le choix. Je voulais que ce soit à portée de vélo, pas trop abrutissant pour me permettre de continuer à écrire malgré tout et, si possible, que ce job ait une certaine utilité sociale. À vrai dire, je n'ai pas eu besoin de

chercher bien loin pour trouver des idées : à cette époque, les premières annonces chez Pôle emploi et les agences d'intérim concernaient des postes d'auxiliaire de vie à domicile ou en EHPAD. La demande était telle que l'absence de qualification et d'expérience ne semblait pas franchement problématique. Quant à la finalité, s'occuper de personnes âgées, ça me convenait bien. Pour les postes à domicile, une voiture était indispensable : la question était réglée. Restait l'EHPAD...

Entre le moment où je me suis dit « Pourquoi pas ? » et celui où j'ai enfilé la tenue pour la première fois, il s'est écoulé tout juste une semaine. Si la directrice qui venait de m'embaucher m'avait demandé la signification d'« EHPAD », je n'aurais pas su quoi lui répondre, et j'aurais même hésité sur l'emplacement du H. Pour moi, c'était synonyme de « maison de retraite », voilà tout, et si j'emploie ce terme plutôt que l'acronyme, c'est parce qu'à l'écrit les majuscules vous sautent aux yeux, on ne voit qu'elles sur la page. Le terme « maison de retraite », que l'on trouve encore sur quelques vieux panneaux en ville, me semble mieux convenir à ces lieux qui se font discrètement oublier la majeure partie du temps. Mais sur la façade de celle devant laquelle je passe pratiquement tous les jours, il est bel et bien écrit « EHPAD ». Prenons donc le temps de détailler.

L'EHPAD est un établissement d'hébergement pour personnes âgées dépendantes, c'est-à-dire une maison de retraite médicalisée. Il existe aussi des maisons de retraite non médicalisées pour des personnes moins dépendantes, ainsi que des « résidences autonomie » dans lesquelles des personnes âgées autonomes, comme son nom l'indique, ont leur logement et l'accès à des services collectifs. Il existe des EHPAD publics, souvent gérés par un centre communal d'action sociale (CCAS), et des privés, qui peuvent être à but non lucratif ou à but lucratif. Le secteur lucratif est tenu par de grands groupes, Orpéa, Korian, pour ne citer que les plus gros. En EHPAD, les auxiliaires de vie sont chargés de tâches d'entretien, de service et d'accompagnement et effectuent certains soins, mais on trouve surtout des agents des services hospitaliers (ASH) qui, théoriquement, ne font pas de soins, ceux-ci étant assurés par les aides-soignantes (AS)¹.

Je suis donc devenu par hasard et par nécessité ASH dans un EHPAD du CCAS de ma commune (payé au SMIC évidemment).

1. Par la suite, je verrai que les ASH peuvent aussi se former aux soins. Par commodité et parce que c'est plus parlant, je ne fais pas de différence entre ASH et auxiliaire de vie.

Je suis rentré dans cet établissement public à un moment bien particulier, en septembre 2020, en pleine épidémie de COVID², entre le premier et le deuxième confinement, juste après un été particulièrement éprouvant, entre une canicule exceptionnelle par son intensité et sa durée et un manque de personnel critique, en raison des congés, de nombreux arrêts maladie et de la difficulté à trouver des remplaçantes à cette période de l'année.

J'avais tout à apprendre, en premier lieu l'organisation complexe de cet établissement de quatre étages datant de la fin des années 1980, comprenant quatre-vingt-huit chambres, une infirmerie, une cuisine, une grande salle de restaurant ainsi que des salles à manger plus petites à chaque étage, des bureaux, des réserves de produits et de matériel, une lingerie, une salle d'animation, un salon de coiffure, une salle de kinésithérapie, une salle funéraire, une chapelle et j'en oublie sans doute. Il me fallait aussi intégrer les règles d'hygiène, la préparation du chariot de petit-déjeuner et du chariot d'entretien, les techniques de bionettoyage, le nom des produits, leur dosage et leur utilisation, la manipulation des différents types de fauteuils roulants et de lits médicalisés, retenir le nom et le visage des

2. Qui n'avait alors fait aucune victime dans l'établissement grâce aux mesures mises en place par l'équipe de direction.

vingt-trois résident-es de mon étage (leur caractère, leurs habitudes, le numéro de leur chambre) et ceux des collègues, les multiples codes à composer pour entrer et sortir, apprendre à décrypter le planning et ses quinze types d'horaires différents, ainsi que le jargon local fait d'acronymes, de termes médicaux et de bizarreries, comme « café enrichi », pour désigner ce qui ressemble à une mauvaise blague : du beurre dans le café au lait !

Je n'étais pas venu m'immerger dans ce milieu dans le but d'écrire un livre. Au contraire : je cherchais un boulot pas trop prenant, qui me permette de poursuivre en parallèle mon projet personnel. À mon arrivée, la cadre de santé m'a remis un carnet et un stylo, comme à tout le monde. J'ai commencé par noter l'indispensable pour m'en sortir, les consignes officielles et comment les adapter pour faire l'infaisable puis, peu à peu, des images fortes et des paroles qu'il aurait été dommage de perdre, un peu par réflexe, comme on prend des photos quand on part en voyage (sauf que ce n'était pas franchement un voyage d'agrément). Le jour où j'oubliais mon carnet au vestiaire, j'arrachais une page du cahier de transmissions ou je décrochais du panneau une information obsolète pour griffonner au dos. Arrivé chez moi, je mettais mes notes au propre et je complétais. N'ayant pas d'expérience en maison de retraite, il m'était difficile de savoir si ce qui me

surprenait, voire me choquait, était « normal » ou dû à ces circonstances très particulières. À défaut de tout comprendre, je notais.

Très vite, j'ai compris que c'était foutu : non seulement l'EHPAD allait me bouffer une grande partie de mon temps, mais ce qui m'en restait, j'allais le passer à écrire sur ce que j'y vivais. J'ai fait le deuil de mon projet en cours et j'ai couru m'acheter un grand cahier. En rentrant chez moi vers 15 heures, complètement cuit de fatigue, je faisais une sieste puis passais un bon moment, dans tous les sens du terme, à fixer ma matinée dans mon journal de bord pour ne pas la perdre. Finalement, à force de remplir des pages et des pages, je me suis dit qu'il serait bien dommage de ne pas partager cela.

J'en ai parlé aux camarades de *CQFD*, un journal mensuel de « critique et d'expérimentations sociales » basé à Marseille pour lequel j'avais déjà contribué, et c'est ainsi qu'est née l'idée de la chronique « Je vous écris de l'EHPAD », dont le premier épisode est paru en novembre 2020. Dans ces courts textes, sous le pseudonyme de Denis L., je livrais « des fragments de [mon] quotidien d'auxiliaire de vie dans un EHPAD public ».

Cet exercice régulier m'a amené à relire mon journal de bord, à lever le nez de mon chariot et à essayer de voir dans ce quotidien d'ASH plus qu'une succession de tâches et de situations, plus ou moins

pénibles, touchantes, drôles ou choquantes. Être lu impose de choisir ses mots et donc de se poser des questions. Une toute bête : pourquoi parle-t-on d'« aides-soignantes » alors que ce sont elles qui prodiguent les soins au jour le jour, lèvent et couchent les résident·es, effectuent les toilettes, appliquent les crèmes, changent les protections, habillent et font manger à la cuillère ? Ne devrait-on pas les appeler « soignantes » tout court ? Ce qui serait plus gratifiant pour elles, j'imagine. Et bien d'autres questionnements, sur des usages tellement ancrés que, justement, ils ne sont plus questionnés : réveiller des personnes pour leur donner un petit-déjeuner dont beaucoup se fichent, entrer dans une chambre en lançant un « Bonjour ma belle ! » jovial à une personne déprimée, entre autres.

L'écriture de ces chroniques m'a beaucoup apporté. Comment intéresser lorsqu'il ne se passe rien de bien intéressant ? Une fois bouclé le tour de la maison, il ne reste que le train-train quotidien dans toute sa morosité. Mais je n'allais pas m'arrêter au bout de six numéros : « *Ciao*, de toute façon, c'est toujours la même chose ! » Tenir cette chronique m'a poussé à prêter une attention plus grande aux personnes, résident·es et collègues, et aux détails de la vie entre ces murs pour pouvoir la raconter. Ne pas me contenter de me dire « Eh, c'est reparti ! » quand Mme Lopez vitupère ou quand Suzanne

monologue, mais écouter ce que ces dames ont à dire, essayer de les comprendre. Les considérer comme des personnes à part entière et pas simplement comme des résidentes à qui je dois apporter le petit-déjeuner et nettoyer la chambre. Ni comme les protagonistes d'un feuilleton ou comme la matière première de mon écriture. Difficile positionnement pour celui qui tente de témoigner en toute discrétion. Personne dans l'enceinte de cette maison de retraite n'a su que j'écrivais sur mon quotidien d'ASH, ce que j'ai regretté, car ce n'est jamais confortable de dissimuler. Mais comment faire autrement ?

Au fil des numéros, je me suis aperçu qu'il y avait un réel besoin de savoir ce qui se passe au jour le jour entre les murs clos de ces établissements, notamment pour celles et ceux dont un proche y séjourne et qui culpabilisent de n'avoir pu leur éviter le placement en institution. Un dimanche soir, en sortant du boulot, je croise une amie. Je m'arrête pour discuter ; elle ne savait pas que je travaillais en EHPAD. Je lui raconte ma journée et là, elle me lâche : « On est cinq. Maman nous a aimés, protégés, choyés, et nous... », incapable de terminer sa phrase. De retour chez moi, je note dans mon cahier : « Week-end dans de bonnes conditions, ça devient agréable ! Effectif au complet, équipe sympa, Katia a apporté des lasagnes. Goûter en musique.

L'événement du jour : Bernard a dansé!!! » Quand j'ai écrit la chronique ce mois-ci, à la tonalité plutôt joyeuse, j'ai repensé à cette amie.

J'ai bien conscience d'avoir une vision limitée de ce qui se passait dans cette maison de retraite. À priori, une ASH ne connaît pas le dossier médical des personnes auxquelles elle apporte le petit-déjeuner. Tout au plus sait-elle que Mme Testud³, par exemple, est diabétique (ce qui ne m'a pas empêché, à l'occasion, de lui donner une demi-confiture pour qu'elle me fiche la paix!). Bien souvent, elle n'a aucune formation dans le médico-social. J'aurais pu aller aux réunions quotidiennes de transmissions entre équipe du matin et équipe du soir, mais à ce moment-là, je n'en voyais pas trop l'intérêt. Je me trouvais plus utile à passer du temps avec mes résident-es plutôt que d'entendre passer les cas en revue et noter en bâillant des mots que je ne comprenais pas (lipodystrophie, écholalie et tant d'autres).

Y assister m'aurait peut-être permis d'interpréter différemment certaines situations. Prenons cette scène par exemple, saisie un midi dans l'ascenseur où nous nous entassons.

3. Tous les prénoms et les noms des personnes citées dans ce livre ont été modifiés.

— J'ai mal au cul ! gémit Mady.

— Oh enfin ! fait Mme Simonetti, qui désapprouve ce vocabulaire.

— Ça va aller, Mady ! je lui fais en lui massant l'épaule, pour la reconforter et détourner son attention de sa douleur.

— Mais ce n'est pas là que j'ai mal, pleurniche celle-ci, c'est juste au-dessus du trou du cul !

Mme Simonetti est outrée.

Voilà le genre de situation que j'ai plaisir à consigner et à laquelle je repense en souriant. Mais le tableau ne serait pas complet sans mentionner cette note dans le cahier de transmissions : « Mme Viguier : plaie au sacrum » et le protocole de soins cutanés mis en place pour éviter que cela ne dégénère. Le « mal au cul » de Mady pourrait avoir de graves conséquences s'il n'est pas correctement pris en charge, je l'apprends d'une infirmière. La scène sans le complément d'information médicale laisse une impression trompeuse. Ce qui ne doit pas empêcher de raconter, ni de sourire.

Inversement, quand on parle d'un personnel d'EHPAD sous-payé, précarisé, surmené, l'image manque. Il faut voir Sarah, furieuse, en train d'agiter sa feuille de paye sous le nez de son binôme qui ne l'écoute plus que d'une oreille parce que la veille, Sarah râlait contre le manque de continuité de soins d'une équipe à l'autre. Ou bien Aminata qui s'ex-

clame : « Oh Seigneur ! » en s'affalant sur une chaise, démoralisée. On vient de lui demander de remplacer une collègue en accident du travail, elle n'a pas osé refuser. Elle est arrivée à 7 h 30 ce matin, elle repartira à 19 h 30 : cette semaine-là, c'est son troisième « douze heures ».

Ce livre est donc issu des vingt chroniques qui sont parues dans *CQFD* de septembre 2020 à août 2022. J'ai légèrement retouché celles qui ont été publiées et j'en ai écrit de nouvelles, avec plus de temps et de recul. Je suis allé chercher les situations difficiles à raconter, celles où la patience et la bienveillance s'étaient sans doute absentes, les situations où il n'y a pas lieu d'être fier, mais qu'il serait dommage de remiser au fond du placard. Ou celles, plus légères, auxquelles on ne pense pas forcément quand on évoque l'EHPAD.

Mes chroniques n'ont d'autre ambition que de montrer à travers un éventail de scènes du quotidien les dernières années de vies passées en collectivité, dans un établissement à qui on ne donne pas les moyens de subvenir de façon adaptée à tous les besoins. Et aussi ce que cela représente d'y travailler. Je ne révèle rien qui n'ait déjà été dit au sujet des EHPAD. Celui dépeint ici est sans doute dans la moyenne des établissements du service public, ni irréprochable ni scandaleux, avec une équipe de

direction humaine et à l'écoute, quoique souvent démunie.

Je n'ai pas de point de comparaison avec le secteur privé, j'en sais ce que m'ont dit des collègues : « T'es mieux payé, mais au final, c'est pire ! » Ou encore ce qu'Ismaël a retenu de son court passage chez Orpéa : « C'est des bâtards ! » Sur le moment, je n'ai pas eu le courage de lire le livre qui a dénoncé les abus du leader mondial des EHPAD⁴ : j'étais arrivé à saturation, je ne pouvais pas absorber une goutte de plus. Plusieurs mois se sont écoulés, je l'ai lu, et comme beaucoup j'imagine, je suis sorti de cette lecture écoeuré, triste et en colère. J'ai compris alors à quel point il s'agissait de deux mondes différents : chez nous, même si ça ne tourne pas bien, même si c'est parfois merdique, même s'il y a souvent de quoi gueuler, le souci numéro un reste de bien traiter les résident·es.

Pour finir de situer d'où je parle, je dois rappeler que c'est un homme qui prend la parole, dans un domaine où le personnel est essentiellement féminin. J'avais une autre activité, je savais en y entrant que c'était pour une durée limitée. Pour certaines collègues, il n'y a pas vraiment d'autre horizon que l'EHPAD. La problématique est alors de s'économi-

4. Victor Castanet, *Les fossoyeurs. Révélation sur le système qui maltraite nos aînés*, Paris, Fayard, 2022.

ser pour ne pas finir usée et en incapacité de travailler à cinquante ans. Je ne veux pas parler à la place de ces femmes, mais j'imagine que dans ces conditions, on n'a ni le temps, ni la force, ni l'envie de témoigner sur son quotidien. Pour d'autres, c'est une transition, pour financer des études, le temps de se former et d'acquérir un peu d'expérience, en attendant d'obtenir la nationalité française, de se marier, de valider ses acquis ou un diplôme obtenu ailleurs et qui n'est pas reconnu ici, en attendant un poste à l'hôpital, dans un institut spécialisé ou dans une résidence autonomie où le travail est nettement moins éprouvant. Ou simplement un épisode de la vie entre Accor⁵ et Carrefour.

L'EHPAD est cette maison où de vieilles personnes sont reléguées et, bien souvent, ne sont pas traitées comme elles le devraient. C'est une réalité. Mais c'est également cet endroit étonnant où se côtoient des personnes d'âges et d'origines sociales et géographiques très divers. En y mettant vraiment les moyens, il y aurait de quoi en faire des lieux de vie et de partage enrichissants, ouverts sur l'extérieur et respectueux des résident·es comme du personnel. Pour cela, il faudrait commencer par nous interroger sur la façon dont nous envisageons le vieillissement, individuellement pour ne pas nous

5. Premier groupe hôtelier en Europe.

trouver démuni·es face à la vieillesse, mais aussi collectivement, car il s'agit bien d'une question cruciale pour notre société vieillissante. Repenser complètement le principe de la maison de retraite, qu'elle soit médicalisée ou non, pour ne plus entendre ces paroles : « Pouvez-vous me dire pourquoi je suis ici ? J'ai beau chercher, je ne vois pas ce que j'ai bien pu faire de mal. »

« Sortez-moi cet énergumène ! »	111
« Les pigeons, ils valent mieux que vous ! »	115
« Tiens, voilà la plus belle ! »	119
« On est OK ? »	125
« Tu es quelqu'un de secret »	131
« Bonjour, c'est les médicaments ! »	139
« On passe notre vie ici »	145
« Je ne veux plus vous entendre vous plaindre ! »	153
« Vous allez me manquer ! »	161

CET OUVRAGE A ÉTÉ IMPRIMÉ EN AVRIL 2023 SUR
LES PRESSES DES ATELIERS DE L'IMPRIMERIE
CPI-FIRMIN DIDOT POUR LE COMPTE DE LUX,
ÉDITEUR À L'ENSEIGNE D'UN CHIEN D'OR DE
LÉGENDE DESSINÉ PAR ROBERT LAPALME

La mise en page est de Claude BERGERON

La révision du texte est de Thomas PÉRÈS

Lux Éditeur
C.P. 83578, BP Garnier
Montréal (QC) H2J 4E9

Diffusion et distribution
Au Canada: Flammarion
En Europe: Harmonia Mundi

Imprimé en France

NICOLAS ROUILLÉ

T'AS PAS TROUVÉ PIRE COMME BOULOT ?

**CHRONIQUE D'UN TRAVAILLEUR
EN MAISON DE RETRAITE**

Quand Nicolas Rouillé, écrivain dépourvu d'expérience dans le médico-social, annonce qu'il a trouvé un emploi en maison de retraite, on lui demande : « Tu vas torcher les vieux ? T'as pas trouvé pire comme boulot ? »

Dans un établissement public qui se remet tout juste de la pandémie de COVID, il fait la rencontre de Mme Lopez, Mady, Suzanne, M. Lacaze et de bien d'autres résident·es attachant·es qui luttent, se laissent porter ou perdent pied. Rapidement, il s'intègre à une équipe d'auxiliaires de vie, d'aides-soignantes et d'infirmières dont la force de travail est tout aussi invisibilisée qu'essentielle.

Nourri par un sens aigu du détail et de l'observation, *T'as pas trouvé pire comme boulot ?* est le récit du quotidien d'une maison de retraite dans toute sa banalité, ses extravagances et ses souffrances. C'est surtout la chronique d'une institution où le manque structurel de moyens met à mal le travail des soignantes pour une fin de vie digne des aîné·es.

Nicolas Rouillé est l'auteur de deux romans, *Timika. Western papou* (Anacharsis, 2018) et *Le Samovar* (Demain les flammes, 2021). Il collabore régulièrement au journal *CQFD*.